

Margaret Atwood
Le regard de l'entomologiste

Jean-Paul Beaumier

Numéro 63, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21213ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (1996). Margaret Atwood : le regard de l'entomologiste. *Nuit blanche*, (63), 50-51.

A black and white close-up portrait of Margaret Atwood, looking slightly to the right with a gentle smile. Her dark, curly hair is visible at the top and sides.

Margaret Atwood

photo : Laurence Acland

Margaret Atwood

Le regard de l'entomologiste

Par

Jean-Paul Beaumier

Souvent placée au premier rang des auteurs canadiens devenus célèbres, Margaret Atwood faisait paraître il y a quelques mois un roman, *La voleuse d'hommes*¹, et un recueil de textes pour le moins hétéroclites sous le titre, *La troisième main*².

Si les catégories ne servent souvent qu'à souligner l'arbitraire de ce type d'entreprise, il n'en demeure pas moins que Margaret Atwood fait figure d'autorité tant artistique que morale lorsqu'il est question de littérature canadienne. Plus d'une fois elle a clamé la spécificité littéraire canadienne — et elle sait de quoi elle parle lorsqu'elle en traite —, avec justesse et générosité à l'endroit de ceux et celles sur qui repose cette spécificité.

Le dernier roman de Margaret Atwood, *La voleuse d'hommes*, met en scène trois femmes qui se retrouvent dans un restaurant à la mode de Toronto. En apparence, rien ne les unit : l'une enseigne l'histoire, l'autre fait des affaires et la troisième, sensible aux phénomènes paranormaux, travaille comme vendeuse dans une boutique d'aliments naturels. Elles se sont connues à l'université, mais ce n'est pas ce qui cimenterait leur amitié. Les liens étroits qui les unissent ont pour nom Zénia, véritable goule qui vient les hanter par-delà la mort. Car, ayant été personnellement conviées à ses funérailles, elles la croient morte et enterrée. Aussi, lorsqu'elles la voient surgir dans ce restaurant où elles se sont donné rendez-vous, le sol s'ouvre sous leurs pieds.

C'est sur cette toile de fond aux contours fantastiques que se déploie, telle une véritable spirale, le roman de Margaret Atwood. La structure romanesque tient ici de la haute voltige, la romancière reconstituant l'histoire de chacune des trois femmes à la manière d'un puzzle dont la clé de voûte demeure cette femme mystérieuse qui dévaste leur vie et qui agit ici comme un puissant révélateur. À tour de rôle elles ont vu Zénia les dépouiller des hommes de leur vie, ne les leur rendant, lorsqu'elle ne les entraînait pas dans la mort, qu'une fois vidés de leur substance, images exsangues de ce qu'ils avaient été, ridicules pantins désarticulés.

Plus que la méchanceté qu'elle incarne, le personnage de Zénia dévoile la nature profonde de chacune de ces femmes, et ce de manière d'autant plus paradoxale que Zénia nous est présentée sous un jour défavorable, voire résolument hostile. Zénia la vampire, Zénia la fourbe, qui ment comme elle respire, n'en confrontera pas moins chacune d'elles à une image qu'elles récuseront avec force. Margaret Atwood nous rappelle, si cela était nécessaire, que rien n'est jamais ni blanc ni noir.

Sur un tout autre mode, *La troisième main*, symbolisant ici l'imaginaire venu à la rescousse de la réalité, le deuxième souffle suppléant au manque d'oxygène et reportant l'asphyxie appréhendée, réunit vingt-sept courts textes qui tiennent tout

« Toute histoire s'écrit à l'envers, écrit Tony, à l'envers. Nous choisissons un événement significatif, nous examinons ses causes et ses conséquences, mais qui décide de son réel impact ? Nous, et nous sommes ici ; l'événement et ses participants sont là-bas. Ils ont disparu depuis longtemps ; en même temps, ils sont entre nos mains. Sous notre pouce, comme les gladiateurs romains. Nous les obligeons à recommencer leurs combats pour notre plaisir et notre information, alors qu'ils les ont menés pour des raisons entièrement différentes. »

La voleuse d'hommes, Robert Laffont, p. 125.

« Remettre les morceaux ensemble, rétablir l'ordre ; glisser Mitch vivant dans son lit où elle le trouvera en remontant — propre et parfumé, les cheveux brossés et l'œil rusé, débordant de mensonges affectueux, des mensonges transparents qu'elle pourrait supporter, avec vingt ans de moins. Une nouvelle chance. Maintenant qu'elle sait ce qu'il faut faire elle se débrouillera mieux cette fois-ci. Dis-moi, Dieu — pourquoi n'avons-nous pas droit à des répétitions ? »

La voleuse d'hommes, Robert Laffont, p. 407.

« L'incrédulité et les salles de bains ont un prix qu'il nous faut payer. Si la pomme avait été le seul appât du Mal, nous pourrions encore dire que nos âmes nous appartiennent, mais l'aiguillon du désir nous a donné le tout-à-l'égoût en prime et depuis nous sommes condamnés. Maintenant nous consommons beaucoup de papier, tout en nous conseillant les uns les autres de le ménager, et la mer se remplit de tasses à café assassines, et nous nous inquiétons du soleil et de ses rayons peu sûrs. »

« Insatiables », *La troisième main*, La Pleine Lune, p. 121.

« Notre pays est grand, mais peu peuplé, ce qui explique notre peur des espaces vides, et notre besoin d'eux. Une grande partie du pays est couverte d'eau, ce qui explique aussi notre intérêt pour les reflets, les disparitions soudaines, la dissolution d'une chose dans une autre. Néanmoins, la plus grande partie de celui-ci est constituée de roc et c'est ce qui explique notre croyance en la fatalité. »

« Terre natale », *La troisième main*, La Pleine Lune, p. 106.

autant du récit poétique, que de la fable et du conte. Avec une grande liberté de ton et de forme, Margaret Atwood laisse libre cours à l'ironie, parfois douce, parfois acidulée que ne manque pas de lui inspirer l'observation de ses semblables. Qu'il s'agisse des rapports homme-femme, de l'éducation que nous donnons à l'un et à l'autre, du sentiment de supériorité qui sévit, avouons-le, plus souvent chez l'homme, l'image que nous renvoie Margaret Atwood de ce que nous sommes et de ce que nous nommons civilisation n'est pas des plus réjouissantes. Lorsqu'elle compare, par exemple, la vision qu'a une chauve-souris de sa condition à celle qu'incarne un être se déplaçant sur deux pattes, le visage sanguin, une raquette meurtrière à la main et soufflant comme une locomotive emballée, on n'est plus certain de vouloir prétendre à une quelconque parenté avec l'individu en question. L'humour de Margaret Atwood sait s'avérer cinglant lorsque le sujet l'impose. Comme elle sait aborder avec une grande sensibilité ce qui nous effraie sans doute le plus, notre propre disparition. À ce titre, ses réflexions sur la mort, sur la lutte à jamais inachevée pour la survie nous révèlent une femme qui sait ce que sous-tend vraiment l'humour : notre dernier garde-fou. **NS**

1. *La voleuse d'hommes*, traduit de l'anglais par Anne Rabinovitch, Robert Laffont, Paris, 1994, 487 p. ; 29,95 \$.

2. *La troisième main*, traduit de l'anglais par Hélène Filion, La Pleine Lune, Lachine, 1995, 128 p. ; 17,95 \$.

Margaret Atwood a publié : *Faire surface* (épuisé), Étincelle, 1978, trad. de l'anglais par Marie-France Girod, « Motifs », Le serpent à plumes, 1994 ; *Ce monde inédit*, avec Catherine M. Young, Fides, 1980 ; *Lady oracle* (épuisé), Étincelle, 1980 ; *Sur l'arbre perchés* (épuisé), « Deux Solitudes », Pierre Tisseyre, 1980 ; *La vie avant l'homme*, « Pavillons », Robert Laffont, 1981 ; *La femme comestible*, Quinze, 1984 ; *L'œuf de Barbe-Bleue*, Libre Expression, 1985 ; *Les danseuses*, Quinze, 1986 ; *Meurtre dans la nuit*, « Connivences », Remue-ménage, 1987 ; *Essai sur la littérature canadienne*, trad. de l'anglais par Hélène Filion, Boréal, 1987 ; *La servante écarlate*, trad. de l'anglais par Sylviane Rué, « Pavillons », Robert Laffont, 1987, J'ai lu, 1990 ; *Ceil de chat*, trad. de l'anglais par Hélène Filion, « Pavillons », Robert Laffont, 1990 ; *La voleuse d'hommes*, « Pavillons », Robert Laffont, 1994 ; *La troisième main*, trad. de l'anglais par Hélène Filion, La Pleine Lune, 1995 ; *Politique de pouvoir*, édition bilingue, trad. de l'anglais par Louise Desjardins, « En tous lieux », l'Hexagone, 1995.